L'Orgueil de Vivre

ROMAN D'AMOUR MODERNE

Par René DAVENAY

Ce qu'est ce roman ? Une histoire d'amour, d'où la psychologie tatillonne est résolument écartée, une analyse sommaire du cœur humain... L'intrigue en est peu romanesque ; y a-t-il même une intrigue ?.. La vie n'en a pas besoin pour être vécue. Elle se suffit à elle-même, heureuse d'un rayon de soleil, d'un parfum dans la brise. La vie est humble.

Les trois héros sont pris sur le vif ; et je pourrais ajouter que leurs amours sont un tableau léger des mœurs contemporaines. On aime ainsi, au XXe siècle. On aime avec cette verdeur luxuriante qui se soucie peu d'être émondée, avec cette anarchie d'allures, ce libertinage charnel et sentimental. On aime avec cette facilité bonne enfant, et pourquoi ne pas l'avouer, ce parfait je-m'enfoutisme.

Le XXe siècle est un gras jouisseur amateur de crudités. Faut-il l'en blâmer ? Faut-il en sourire ?... Que sais-je ?... Au bout du fossé la culbute, au bout de la vie le néant... Alors ?... Et la jouissance, après tout, est à elle seule, toute une philosophie.

R. D.

I

Jacqueline MAUREVIELLE

Pour Jacqueline et Jean.

La loi a rigidement fixé des formules pour être heureux.

CLEMENCEAU.

Le soir étend sa cendre mauve sur Paris. La Seine, éclairée de pâles traînées frissonnantes qu'y étale une dernière lueur du couchant, coule sans hâte. L'heure est calme. L'apaisement crépusculaire adoucit la ville, à l'infini. Notre-Dame projette vers le ciel la double imploration de ses tours, belle et forte comme la foi des humbles qui l'érigèrent ; écrasante comme la fatuité des Romantiques, qui venaient contempler, du haut de sa rayonnante solitude le double objet de leur fétichisme : le dieu Soleil en face du dieu Hugo. Notre-Dame, qui voit avec indifférence, de siècle en siècle, déferler autour d'elle l'agitation humaine, minuscule grouillement de pygmées que le temps fouaille et ne cesse de pousser vers le néant. Notre-Dame, offrande tendue par l'espérance ou la terreur du chrétien vers l'au-delà ; prière muette ardemment tenace ; supplication radieuse, figée par le génie d'un peuple dans une gangue monumentale, éternelle !...

Le long des quais, ombragés d'une fraîcheur verte grandissante, l'étalage des bouquinistes s'offre à la curiosité intéressée ou banale des passants. Des mains déliées de bibliophiles tournent de vieilles pages, avec une sorte de dévotion amoureuse ; des doigts fureteurs de midinettes s'écartent des volumes devinés rébarbatifs pour atteindre la couverture déchiquetée de quelque roman populaire. Frimousse blonde de trottin ou visage sec d'intellectuel, chacun est en quête de la fiction qui le distraira du terne visage de son ennui.

Sensible à la douceur bleuâtre de cette journée mourante ; charmé de l'immense poésie vespérale qui sait fondre dans une même harmonie molle la ligne du paysage et la coloration du ciel ; attentif aux dernières voix de la ville, aux suprêmes rumeurs du travail — voix et rumeurs que le soir ensevelit déjà dans son léger linceul d'ombre — Jean Dauvigny s'attarde à recueillir en lui, dans la plénitude de sa beauté architecturale, la vision de cité moyennageuse que dresse Paris sur le fond clair du ciel.

Il est d'ailleurs d'une si pénétrante clarté, ce crépuscule baignant la ville qu'il y aurait ingratitude à n'en pas savourer la jolisse. Et d'où pourrait-on mieux le faire que des quais ?...

Les boîtes des bouquinistes, une à une, se ferment. Une à une, les silhouettes, atteintes par le soir, se dispersent. A peine, ici et là, en subsiste-t-il une, attardée le long du parapet, à regarder fuir la Seine nocturne, à feuilleter un dernier volume... Une jeune fille, à côté de Dauvigny, toute brune avec deux boucles folles, le nez troussé, les yeux pétillants, l'air gosse, s'absorbe dans un Michel Zévaco. Seize ans, sans doute, et de la ligne ! Un tailleur sobre, des souliers bas, une cheville d'andalouse. Oui, une Mimi Pinson...

Il la regarde. Elle est gentille. Elle est la beauté sensuelle de la vie. Elle charme les yeux — moins cependant que la beauté morte, dont s'enivre Dauvigny... Il goûte le soir tombant.

Les rougeurs du couchant s'éteignent sous l'étouffoir de la nuit montante. La Seine s'endort avec mollesse, entre ses berges déjà plongées dans l'ombre. L'étoile du berger s'allume finement sur la transparence de l'air, tremble, clignote. Et Dauvigny, s'offrant au magnifique enivrement de l'artiste qui sait sa toute-puissance, s'exalte d'être seul à respirer, de toute la silencieuse frénésie montée en lui, la nuit divine...

Rêver ! voir s'abolir lentement autour de soi le cadre où l'on se meut, et se dissoudre au souffle parfumé du songe, la fade réalité ; pouvoir s'abriter aux sombres heures d'ennui, dans un idéal royaume de joie et de lumière, et ne plus rien sentir en soi de terrestre... Oh ! savoir rêver...

Par la fenêtre béante, la nuit pénètre violemment, la nuit avec toutes ses flammes vacillantes d'étoiles piquées sur le velours assombri du ciel ; avec sa lune blême, immobile, et son humide senteur, si douce au front, si reposante après la brûlure du plein jour.

La chambre est intime. Une lueur lunaire y est épandue ; elle caresse la forme blanche, adorablement jeune, d'une Diane au bain ; effleure de frêles bibelots épars au hasard d'un guéridon ; colore étrangement quelques toiles pendues au mur ; arrache à une étroite étagère le pâle reflet d'or qu'y accrochent de vieilles reliures ; poétise l'atmosphère, l'enchante...

La cigarette abandonnée dans le cendrier semble une larme rouge, brûlante, tombée dans l'ombre...

C'est dans ce moelleux atelier, capitonné de lourdes tentures, assourdi d'un vaste smyrne, que s'élabore la vie cérébrale de Jean Dauvigny.

Assis à son bureau, le front dans les mains, les yeux fouillant la nuit pleine d'astres, il rêve...

A trente-cinq ans, il se détache en pleine lumière des littérateurs, ses contemporains. Il est, suivant le mot d'Emerson, un homme représentatif. L'internationalisme vivant et combatif s'incarne en lui. Sa première œuvre dramatique « Le Sang Fraternel » représentée en 1902, l'a tiré du néant. Dans un orage d'applaudissements et de huées, Dauvigny, le soir de la première, vit venir à lui Jaurès. Ce fut un geste définitif que l'accolade du tribun. La haine et l'amour, scindant la salle, le couronnèrent d'emblée : il avait vingt-quatre ans.

Depuis lors, avec la même fortune contestée, dans un égal déchaînement de révolte et d'enthousiasme, il a donné différentes pièces, d'une sincérité poignante, d'une vérité douloureuse, où l'humanité martyrisée crie et saigne.

Quelques romans ont achevé d'étendre son apostolat aux masses. Le monde laborieux, en marche vers l'émancipation individuelle et collective, a les yeux fixés sur lui. Sa parole foudroie ou suscite. Il est l'officiant d'une religion nouvelle, si haute et noble qu'elle échappe encore à la compréhension du siècle : il croit en la fraternité humaine, et sème, à tous les vents du ciel, sa foi !

C'est à lui que Tolstoï, alors qu'il méditait déjà son triomphal exode à travers la steppe et la misère, écrivait « Souffrir pour la vérité, combattre pour elle ; et puis mourir en la servant — un jour quelconque... ».

Il a su toutefois séparer sa vie privée de celle publique, et ne jamais les confondre : il les a juxtaposées. Autant qu'à son œuvre libératrice il s'appartient à lui-même, n'étant pas de ceux qui sacrifient aux exigences du labeur quotidien leur moi sentimental et artistique.

Avant de philosopher au jardin d'Epicure, aimable amusement d'une vieillesse délicate, il glane à travers les années ensoleillées sa gerbe de souvenirs — fleurs tôt fanées dont le parfum et l'éclat auront charmé sa jeunesse, et que ses doigts tremblants aimeront caresser plus tard.

Avec l'infatigable entêtement du chercheur, il est allé, voici longtemps déjà, vers la vérité. De son pèlerinage à travers la science, âpre et long comme un calvaire, il est sorti éclairé, sa raison d'honnête homme ayant successivement réfuté toutes les erreurs inculquées, toutes les croyances : comme l'exigeait Rabelais de tout bon pantagruélisant, il avait « rompu l'os du savoir et sucé la substantifique moelle. »

Or, que faire de sa liberté, lorsqu'on est affranchi des vaines terreurs de l'au-delà, et qu'on a découvert, à l'origine de toutes les lois divines, l'empreinte humaine ? Que faire, sinon chercher une raison de vivre dans la lointaine réalisation de la tâche qu'on s'est imposée ? Dauvigny, qu'inclinait cependant l'athéisme à la voluptueuse recherche du plaisir, se jura donc de n'être pas uniquement un banal sybarite.

Avec Pierre Lodys, dernier prêtre du paganisme, à l'étroit dans notre siècle barbare, il osa proclamer « le droit qu'a tout homme de rechercher le bonheur individuel dans les limites où il est borné par le droit semblable d'autrui. »

Sa vie s'inspira désormais de cet unique précepte. Il avait en lui le sens inné de la jouissance ; aussi s'employa-t-il à ne pas l'oblitérer.

Jenny Duparc, jeune actrice célèbre par son talent moins que par ses aventures, lui laissa deviner, alors qu'il assistait aux répétitions du « Sang Fraternel », que son corps était désirable. Il ne dédaigna pas l'appel muet de ses yeux pers troués de point d'or. Il vint à elle. L'intimité de cette étrange fille avait la rude violence des nuits orageuses. Elle enveloppait son amant de caresses meurtrières, de gémissantes étreintes, qui s'achevaient dans la crispation des membres et les râles rugueux du bonheur Dauvigny, fatigué d'un pareil déchaînement musculaire, la dédaigna bientôt.

D'autres suivirent, qui l'amusèrent.

Il aima les yeux de l'une et la jambe de l'autre ; la gorge de celle-ci lui parut parfaite, parfaite aussi la longue main blanche de celle-là. Pas une d'elles, toutefois, ne sut se l'attacher, chose à quoi dit-on l'amour excelle. Il fut vis-à-vis d'elles toutes, magnifiquement désinvolte. Il les tint contre lui le temps nécessaire à sa propre volupté. Sitôt pénétré leur mystère, et percée leur gloire hermétique, avant que la satiété n'eût empoisonné ses lèvres, il s'en allait, leur laissant à chacune le souvenir d'un amant superbe, tour à tour étincelant et sombre, malléable et despotique... Elles ne pouvaient, selon lui, se cabrer devant l'abandon : ne les avertissait-il pas dès l'abord, de ce que serait leur liaison ? Une double exploration de la joie sensuelle, la plus véhémente encore et conforme à la nature que l'on cache ; une fusion de deux chairs également aptes aux enlacements profonds d'où monte le spasme ; une fugitive conjonction de deux corps afin qu'en gicle la jouissance.

Il avait de l'amour, à vrai dire, une conception toute physique. Il en élaguait le sentiment, excroissance parasitaire selon lui, pour mieux laisser croître et s'épanouir la fleur de luxure.

Et pourtant qu'il avait possédé de corps miraculeusement créés pour la passion ! Qu'il avait caressé de gorges, de peaux, dont la nudité victorieuse s'était offerte à lui ; goûté de savoureuses formes ; baisé de bouches vermeilles qui défaillaient sous la sienne : adoré passagèrement d'admirables lignes, ondulantes comme la vague, ou marmoréennes. Qu'il avait possédé de riches corps ! Et pas un n'avait su retenir le sien, l'enchaîner.

Leur vision successive montait à ses prunelles, parfois. Il ressuscitait des figures mortes, des plastiques mortes — mortes désormais pour lui, ensevelies dans l'irrémédiable passé. Il se plaisait à l'évocation de gestes, d'attitudes, qui avaient été les leurs, à elles toutes, autrefois. Il les revoyait...

Geneviève Valfleuret, gentille et fine brunette, rencontrée dès sa rupture avec Jenny Duparc ; c'était une charmante petite bête à plaisir, instinctive en diable et docile. Germaine de Nancelle, dont une liaison, corsée de scandale, venait de défrayer la chronique mondaine. Lucile Audran, une blonde rayonnante, qui le séduisit par le paradoxal éclat de ses yeux noirs. Bertrande Almaine, infiniment douce, aimée d'autant moins longtemps qu'elle le fut avec plus de fougue. Nelly d'Aureville, qui interpréta savamment ses premiers rôles, et de qui l'on disait avec un sourire : « Comment n'entrerait-elle pas dans la peau des personnages de Dauvigny, quand Dauvigny entre si bien dans la sienne ? » D'autres encore. Et Lucile Lautret, la dernière en date de ses passades, et la plus spleenétique — avant son mariage...

Il était las, alors. La satiété lui pesait aux épaules, horriblement. Il savait trop à l'avance quelle exhalaison de néant monterait vers lui de ses amours défuntes. Il ne voulait plus sentir à ses lèvres ce goût de cendre qu'y laissaient les bouches trop longtemps connues. Il dédaignait d'implanter dans de nouvelles chairs obéissantes, sa domination souveraine ; en existait-il une encore qui puisse lui donner la commotion foudroyante d'une joie inédite, d'une angoisse inexplorée ? Hélas ! elles lui semblaient, dans leur diversité apparente, si exactement les mêmes, toutes celles qu'il ignorait !

L'inexpiable soif d'inconnu ; la déchirante volonté d'atteindre l'inaccessible, de poursuivre l'insaisissable, qui tourmentèrent don Juan, n'incendiaient pas ses veines. C'était par attachement à ne rien laisser fuir de voluptueux qu'il avait pour suivi à travers la vie la silhouette décevante de l'amour. C'était par fantaisie d'artiste, par délassement d'intellectuel qu'il avait désiré l'atteindre ; qu'il avait pressé contre lui ce cher visage, et baisé cette bouche, qui s'était dérobée tant de fois sous la sienne, en riant !

Il était las.

Son appartement du quai Saint-Michel l'hallucinait : trop de fantômes féminins s'y offraient à lui ; trop d'effluves aphrodisiaques l'y environnaient, aux heures troubles de la concupiscence. Il s'énervait dans ces chambres tièdes, si longtemps meublées de formes vivantes. Il s'imaginait voir flotter autour de lui leur présence simultanée, à elles toutes. Il était moins à son aise là, moins susceptible d'y évoquer les triomphales créatures, qui tiraient leur chair et leur sang de sa pensée. Son génie comprimé battait moins largement des ailes, au fond d'un ciel plus étroit, depuis que la vie menaçante avait envahi son rêve.

Il s'enfuit de Paris.

Lire la suite dans le numéro du REVEIL ILLUSTRE qui paraît cette semaine.

Au bureau de main-d'œuvre et de sociologie rurale du Nord

Au cours de l'année 1922, ce bureau a continué à remplir le triple but qui lui fut assigné lors de sa fondation, à savoir : d'être à la fois un organe centralisateur des demandes de main-d'œuvre, intermédiaire de placement, un organe régulateur du taux de la main-d'œuvre agricole et l'ensemble des problèmes de sociologie rurale.

811 placements d'ouvriers ont eu lieu directement, un millier par l'intermédiaire des offres de placement.

L'augmentation du prix de la main-d'œuvre a été en 1922 de 25 à 33 % sur 1921.

En somme, les services rendus par ce bureau ont été réels et se continueront en 1923.

LE XXe CONGRÈS NATIONAL DU PARTI SOCIALISTE (S. F. I. O.)

Il a clôturé ses travaux par le vote de résolutions fixant sa politique nationale et internationale

Le XXe Congrès du Parti Socialiste a pris fin hier par le vote des résolutions sur les différentes questions portées à l'ordre du jour.

La séance s'ouvre à neuf heures et demie sous la présidence de Renaudel.

Celui-ci donne lecture d'une lettre de la Ligue internationale des Femmes pour la Paix.

Le Congrès remercie la Ligue du témoignage de sympathie qu'elle lui apporte.

Les Résolutions

Paul Faure, au nom de la Commission, présente au Congrès les motions suivantes :

Pour l'amnistie

« Le Congrès élève sa protestation contre les amnisties mutilées qui symbolisent la politique

LEON BLUM

(Photo Réveil)

de répression capitaliste et militariste du gouvernement.

» Il demande à tous les travailleurs de s'organiser de plus en plus fortement en vue de cette action persévérante et vigoureuse qui doit aboutir à la libération des condamnés des conseils de guerre.

» Il salue avec émotion son héroïque élu MARTY, qui concentre sur son nom la protestation indignée du prolétariat et l'assure encore une fois qu'il déploiera toute son énergie pour l'arracher aux geôles gouvernementales. »

Pour la libération des socialistes révolutionnaires Russes

« Le Congrès du Parti Socialiste (S. F. I. O.) renouvelle sa protestation contre l'emprisonnement et la persécution des social-démocrates et socialistes révolutionnaires russes qui combattent le régime bolcheviste, et envoie à ceux qui sont les victimes d'une dictature violente, pour être demeurés fidèles aux meilleures traditions du Socialisme, l'expression de ses sympathies. »

Contre l'arrestation des militants communistes

« Le Congrès fidèle au principe de la liberté d'opinion, sans lequel la République serait un vain mot,

» Résolu à défendre le droit des prolétaires à se concerter pour des actions internationales communes,

» Proteste hautement contre la diversion du Gouvernement qui, pour essayer de donner le change sur ses redoutables responsabilités, ne craint pas de poursuivre, sous prétexte de complot, les militants communistes.

» Il demande leur libération immédiate ainsi que celle de toutes les victimes de délit d'opinion. »

Pour les victimes de la guerre

« Le Parti Socialiste affirme sa volonté de continuer à défendre, ainsi qu'il l'a toujours fait, les intérêts des mutilés et de toutes les victimes de la guerre.

» Il dénonce l'hypocrisie du Bloc National, qui prétend parler en leur nom et inféoder à sa politique certains de leurs groupements, en même temps que son refus de demander au capital les ressources nécessaires pour améliorer leur sort.

» Il décide de créer une commission formée de membres de la C. A. P. du groupe parlementaire et de camarades mutilés pour arrêter les solutions pratiques et les moyens de propagande destinés à les soutenir. »

Contre l'occupation de la Ruhr

« Le Congrès du Parti Socialiste de France, faisant sienne la lettre envoyée par la Conférence internationale de Lille à la Société des Nations, renouvelle sa protestation contre la politique d'aveuglement et de brutalité du Bloc National.

» Cette politique a facilité à la grande industrie allemande le sabotage de toutes réalisations

JEAN LONGUET

(Photo Réveil)

pratiques sur le terrain des réparations. Elle a abouti à l'occupation de la Ruhr, créant ainsi une nouvelle source de désordres économiques et politiques en Europe, retardant de ce fait les solutions internationales qui s'imposent.

» Le Congrès s'associe pleinement aux déclarations faites à ce sujet à la Chambre des Députés par le citoyen Léon Blum au nom du groupe socialiste ».

La politique nationale et internationale

BLUM pense que les discours de Paul Faure sur la politique intérieure, de Bracke sur la politique internationale, ont exprimé l'opinion générale du Congrès.

UN GROUPE DE DELEGUES DU NORD ET DU PAS-DE-CALAIS

(Photo Réveil)

La Commission s'en est inspiré pour la rédaction des résolutions.

Elle a cherché à obtenir l'unanimité, sans toutefois esquiver les problèmes délicats qui se posaient à elle.

Elle l'a obtenue en se référant à la doctrine et aux principes constitutifs du Socialisme.

Il n'y a pas, pour un socialiste, un devoir républicain et un devoir socialiste, car la pensée socialiste englobe la pensée républicaine. Et c'est seulement par le Socialisme que l'idée républicaine trouvera sa pleine expression. Les socialistes sont les seuls à avoir mené la bataille contre la politique réactionnaire.

Notre lutte, dit Blum, se poursuivra contre la réaction, mais sans que cela doive coûter quoi que ce soit à notre autonomie entière, sans abdication ou atténuation de la pensée socialiste.

Résolution sur la politique nationale

La motion sur la politique nationaliste rappelle les résolutions antérieures. Elle se termine ainsi :

« Les circonstances ont fait du Parti Socialiste l'unique parti d'opposition constante et déclarée au Bloc National.

» En toute matière, elles ont justifié ces campagnes critiques et vérifié l'exactitude des propositions positives qu'inspirait la théorie ou la pensée socialiste. Ayant seul lutté, ayant seul prévu, ayant seul offert des solutions conformes [illegible] bien général, possédant seul, dans un doctrinarisme une règle de vérité qui l'arme et le guide, se sentant seul cohérent et fort au milieu de groupements divisés et désorientés, le Parti Socialiste se déclare prêt à assumer et à animer la bataille contre la réaction.

» Il mènera cette bataille avec le plein de ses forces et en prenant toutes les mesures commandées par les circonstances pour porter à l'ennemi les coups les plus meurtriers. Mais il entend mener, sous le couvert de la R.P., juste et [illegible] et sans que le souci de la victoire immédiate laisse porter la moindre atteinte à l'intégrité de son organisation et à l'intégrité de ses garanties des victoires futures et définitives du prolétariat.

» Dès que le Parti sera fixé sur le résultat des prochaines élections, ou au plus tard à la fin de l'année 1923, un Congrès ou une [illegible] National sera spécialement consacré à l'examen de la tactique électorale. D'ici là, le Parti, régi par les décisions des Congrès antérieurs, notamment par la décision formelle du Congrès National de novembre 1921, reprenant dans ses termes la résolution de Toulouse.

» Ces décisions, dont la C. A. P. est chargée conformément aux statuts, d'assurer l'exécution dans l'intervalle des réunions du Conseil national, gardent, pour tous les membres du Parti, leur valeur et leur force entières. Le Congrès invite tous les militants, dans la cordialité permanente de la vie du Parti à conserver le plein usage des décisions des Congrès ainsi rappelées qui restent la règle de leur activité. Ainsi se trouvera renforti et l'unité du Parti et l'efficacité de son action à la fois révolutionnaire et positive. »

Résolution sur la politique internationale

D'autre part, la motion de politique internationale précise les directions principales que les conditions actuelles de la vie et de la lutte prolétarienne doivent imprimer à l'activité du Parti. Elle conclut :

« ...Deux ans d'efforts ininterrompus lui ont permis de réparer les pertes causées par une division sacrilège ; de ranimer, en France et dans l'Europe entière, l'esprit d'unité socialiste. Il peut aujourd'hui envisager l'ensemble de la situation politique avec la sérénité de sa force pleinement recouvrée, avec une tranquille assurance dans sa victoire prochaine.

» En France, comme dans le reste de l'Europe, l'heure du socialisme approche, et les convulsions qui secouent aujourd'hui le monde ne feront que hâter l'enfantement de l'ordre nouveau. Le Parti doit se tenir prêt pour sa tâche. Il doit se tenir prêt pour préparer et accélérer l'œuvre de transition nécessaire entre le capitalisme défaillant et les premières réalisations du socialisme. Il se rendra digne de sa mission historique en étendant chaque jour son effort de recrutement, d'éducation, d'organisation, entretenant chez tous ses militants l'ardeur, la foi et l'esprit de sacrifice qui les animent ».

BLUM fait appel au Congrès pour qu'il émette un vote unanime.

Il rappelle les heures pénibles vécues à Tours. A ce moment, une poignée de militants avaient conservé le dépôt sacré du socialisme.

Aujourd'hui, le Parti est puissant. Il a sauvé l'intégrité de la doctrine socialiste et aussi l'intégrité de l'organisation socialiste.

Blum est certain que, bientôt, le Socialisme aura repris en France et dans l'Internationale la place qui lui revient.

Le vote

ZIROMSKI regrette que la motion n'ait pas dit suffisamment que pour les militants du Parti il ne doit pas y avoir d'action politique possible en dehors du Parti.

LEBAS rappelle qu'à la Commission il a présenté, au nom de la Fédération du Nord, un texte réclamant des militants toute leur activité au Parti.

Mais certains camarades, s'étant crus visés, le Nord socialiste n'a pas voulu que l'on puisse croire à une attaque contre des personnes.

Nous n'avons pas voulu cela, dit Lebas, le fait appel à l'unité.

LONGUET estime que les observations de Ziromski étaient nécessaires pour éviter toute équivoque.

DELCOURT intervient pour rappeler une résolution antérieure de la Commission administrative.

Celle-ci a dit avec netteté que les militants doivent consacrer leur activité entière à la diffusion incessante de la doctrine socialiste. Elle a proclamé qu'en donnant une part quelconque de cette activité, ou même en adhérant à d'autres organisations politiques — fût-ce à celles qui, comme la Ligue de la République, se défendent d'être un parti, — ils se placeraient en contradiction directe avec la pratique traditionnelle du Parti Socialiste, nécessairement distinct de toute autre organisation politique, comme la classe ouvrière qu'il représente est distincte de la classe bourgeoise.

Cette résolution, pense DELCOURT, reste la loi du Parti.

ZIROMSKI s'associe à cette déclaration, qui ne permet plus aucune équivoque, et après une nouvelle intervention de BLUM, les motions présentées par celui-ci sont adoptées à l'unanimité.

La réponse aux Communistes

LONGUET rapporte, au nom de la Commission.

Ce télégramme a traduit, dit-il, l'embarras et le désarroi du parti communiste.

L'idée du front unique n'est pas d'origine communiste. Elle est venue du Parti Socialiste de l'Union de Vienne.

Aujourd'hui, les communistes la réclament, car ils sentent que dans la classe ouvrière on leur reproche d'être la cause des divisions ouvrières.

L'orateur dit tout son désir de l'unité, car de même qu'il n'y a qu'un prolétariat, il ne doit y avoir qu'un Parti Socialiste.

En ces temps de divisions, on peut certes envisager l'action commune avec d'autres partis prolétariens, mais il est indispensable qu'il y ait entre les partis y participant de la bonne foi et de la loyauté.

Il n'est pas possible de considérer que la proposition communiste a ce caractère de bonne foi. Longuet donne lecture de la lettre suivante, qui sera adressée au secrétaire du Parti Communiste :

AUX CITOYENS SECRETAIRES DU PART COMMUNISTE

Le Congrès du Parti Socialiste (S. F. I. O.) a examiné le télégramme que vous lui avez adressé pour proposer à nouveau le front unique, cette fois en vue d'une action « contre l'occupation de la Ruhr contre la répression gouvernementale et contre le danger d'une nouvelle guerre impérialiste. »

Le Congrès, qui a approuvé la réponse faite en son temps par sa C. A. P. à l'offre première signée alors : FROSSARD, tient tout d'abord à vous rappeler cette réponse. Alors, notre Parti

---

FEUILLETON DU 8 FEVRIER 1923 — N° 22

La Revanche de Liliane

Roman d'amour par DELLY

DEUXIEME PARTIE

Elle se montrait gaie pour ces pauvres gens, dont elle voulait relever le moral — et c'était là une des faces de sa nature qu'ignorait lord Stanville, car elle n'était jamais assez à l'aise près de lui pour se permettre autre chose qu'un sourire discret, d'ailleurs charmant. Or, cette découverte ne déplaisait sans doute pas du tout à son tuteur, car il ne quittait pas des yeux le jeune visage rosé par le froid, où les lèvres pourprées, les yeux noirs si beaux riaient doucement, tandis que la jeune fille déposait, sur le lit de Jack, les présents dont elle s'était munie.

Les yeux du jeune malade brillaient de joie, dans son pauvre visage pâli. La mère, à qui Liliane venait de remettre une petite somme, remerciait avec émotion, tandis que l'honnête physionomie de Billy témoignait de sa reconnaissance quasi religieuse à l'égard de la jeune bienfaitrice.

Lord Stanville quitta son observatoire, sortit du jardinet et se mit à faire les cent pas dans la rue, un peu plus loin... Quand, cinq minutes plus tard, Liliane passa près de lui, elle eut un haut-le-corps en entendant la voix qui l'interpellait, de façon fort amicale :

— Eh bien, mon indépendante pupille, c'est ainsi que vous faites des expéditions tardives, sans ma permission ?

Elle balbutia :

— Oh ! mon cousin !... Vous m'avez fait presque peur !

Il prit le bras de la jeune fille et le passa sous le sien.

— Appuyez-vous bien, car la neige devient glissante, ce soir... Mais savez-vous, Liliane, que je devrais vous gronder, pour vous trouver, à cette heure, dans ce quartier désert ?

— Il est vrai que je me suis attardée. La nuit vient si vite !...

— Quels sont ces gens que vous visitez-là ?

— Des gens très malheureux, très méritants. La mère et un fils sont constamment malades, l'autre fils travaille courageusement pour leur donner de quoi manger. C'est une grande misère, mais dignement supportée.

— Comment s'appellent-ils ?

— Folken.

Après quelques secondes d'hésitation, la jeune fille ajouta, non sans effort, en rougissant beaucoup :

— Le fils aîné, Billy, a été employé autrefois à la fabrique.

Hugh dit brièvement :

— Oui, je me souviens.

Ils marchèrent pendant un long moment en silence... Comme l'avait dit lord Stanville, la neige glissait, et Liliane ne trouvait pas superflu l'appui de ce bras vigoureux. Quand ils se furent engagés dans un boulevard qui devait les mener plus directement à Stanville-House, Hugh fit observer :

— Vous ne me paraissez pas suffisamment couverte, pour un temps aussi froid... N'avez-vous pas une fourrure ?

— Non, mon cousin. Mais je suis très bien ainsi, je vous assure.

— Il n'empêche que je vous sens frissonner... Je crains que vous ne vous priviez en faveur de gens plus ou moins intéressants, qui profitent de votre inexpérience pour vous apitoyer.

Liliane protesta chaleureusement :

— Oh ! non, les Folken sont de vrais pauvres, et leur misère est si grande ! C'est tellement bon de les aider un peu !... car, hélas ! je puis faire bien peu de chose pour une si grande détresse !

— 'estime que la charité est une duperie.

— Non, non, puisqu'elle nous sera toujours comptée là-haut !

Le regard de lord Stanville enveloppa rapidement le ravissant profil que le froid pâlissait... Pendant quelque temps encore tous deux avancèrent en silence. Sous la lumière électrique, le boulevard, couvert de neige, s'étendait au loin, se perdait dans cette blancheur illuminée. Mais lord Stanville et sa pupille tournèrent bientôt dans une rue transversale.

Le trottoir, ici, était nettoyé, complètement sec déjà... Liliane retira son bras, avec un timide remerciement. Hugh riposta, sur un ton de courtoise amabilité :

— Je suis trop heureux d'avoir pu vous aider... Mais pour en revenir au sujet dont il était question tout à l'heure, je tiens, Liliane, à ce que vous dépensiez pour vous, pour vous donner quelques satisfactions, la somme que je vous remets chaque trimestre...

—Oh ! non, ne me demandez pas cela ! Je ne pourrais jouir de rien, en sachant ces pauvres gens dans le besoin !

Les beaux yeux se levaient sur lui, tout éclairés par cette chaude compassion qui remplissait le cœur de Liliane et protestaient résolument contre l'exigence de lord Stanville.

Hugh sourit.

— Ils ne seront pas dans le besoin, puisque je me charge d'assurer leur existence.

La jeune fille s'arrêta en le regardant avec stupéfaction... Puis elle dit d'une voix hésitante, que l'émotion joyeuse faisait trembler :

— Vous voulez bien ?... Vous leur viendrez en aide ?

— Certainement, puisque vous m'assurez qu'ils de méritent.

— Oh ! mon cousin, que vous êtes bon !

Il sourit encore, en rencontrant le regard d'ardente reconnaissance, et dit, d'une voix un peu basse, où passaient des vibrations passionnées :

— Tant mieux si vous êtes contente. Ce sera mon présent de Christmas.

Puis, après une courte hésitation, il ajouta, sur le même ton :

— Quand vous aurez quelque chose à me demander, faites-le sans crainte. Je serai très heureux de réaliser tous vos désirs.

Dans sa chambre, un peu après, Liliane resta un long moment immobile, en réfléchissant aux invraisemblables choses qui venaient de se passer.

D'abord, comment lord Stanville s'était-il trouvé, là, si à point, tout près du logis des Folken ?... L'avait-il donc suivie ?... Pourquoi cette étrange sollicitude dont nul ne l'aurait cru capable, pour personne au monde ?

Et avec quel soin il la soutenait, sur le chemin glissant !

Arrivée à ce point de ses réflexions, Liliane pensa, avec un petit frémissement, qu'il serait bon de s'appuyer pour toute l'existence sur un bras fort comme celui-là, fort et pourtant souple, presque doux, quand il serrait contre lui le bras un peu tremblant de la jeune fille.

Mais surtout, la chose incroyable, c'était la décision toute spontanée de lord Stanville en faveur des pauvres Folken.

Etait-ce bien le même homme qui, six ans auparavant...?

Mais non, elle ne voulait plus évoquer ce souvenir ! Elle devait rester sur l'impression de ce lord Stanville nouveau, qui se montrait bon, aimable... de plus en plus.

« Quand vous aurez quelque chose à me demander, faites-le sans crainte. Je serai très heureux de réaliser tous vos désirs. »

Le sang monta aux joues de Liliane dont le cœur se mit à battre un peu plus vite, comme tout à l'heure, quand Hugh avait dit cela, d'une voix qu'elle ne lui connaissait pas.., comme aussi, quand il la regardait, depuis quelque temps...

Elle n'avait pas remarqué, autrefois, que ses yeux fussent si beaux, et jamais elle n'y avait vu passer la moindre lueur d'émotion. Mais maintenant...

Maintenant, si elle sentait un petit frémissement de trouble, quand les superbes prunelles bleu sombre s'attachaient sur elle, ce n'était plus, comme jadis, à cause de leur glaciale indifférence ou de leur inflexible dureté. Non, jamais plus elles n'avaient cette expression, pour elle. Mais, au contraire, elles renfermaient une chaleur, un intérêt ardent qui transformaient si complètement cette physionomie... si complètement que Liliane en éprouvait un émoi singulier.

En joignant les mains, elle songea : « Ma pauvre maman, si vous aussi, du moins, aviez pu jouir de ce changement ! Vous qui vous désoliez tant de laisser votre Lily au milieu de l'indifférence, de l'hostilité même ! Grâce à lui, je suis délivrée du despotisme de lady Laurence. Aussi mérite-t-il ma reconnaissance, malgré tout. »

IX

Lady Stanville se trouvait seule dans le premier salon quand son fils y entra, le lendemain soir, jour de Christmas. D'un coup d'œil, Hugh fit le tour de la pièce brillamment éclairée, décorée avec un luxe un peu lourd ; puis il demanda :

— Mes cousines ne sont pas encore descendues ?

— Pas encore... Elles ne sont pas en retard, il me semble ?

— Non, pas du tout.

Il s'approcha de la cheminée, à laquelle il s'adossa. Lady Laurence l'enveloppa d'un regard où l'orgueil et la sourde inquiétude se mêlaient. Sa transformation physique s'accentuait mieux encore dans cette tenue du soir qu'il portait avec une aisance de grand seigneur, et dont la discrète élégance frappait le coup d'œil maternel accoutumé à la correction presque sévère d'autrefois. Hugh paraissait maintenant plus jeune qu'il n'avait jamais été, même dans sa vingtième année. Mais, tout en constatant que ce changement et la vie plus profonde du regard lui donnaient un charme dont il était dépourvu jusque-là, lady Laurence maudissait l'enfant qui en était la cause, la blonde Liliane à qui voulait plaire son fils.

(A suivre).